

LEOPOLD VITORGE

# PORT GALION

roman



L'Harmattan

**LÉOPOLD VITORGE**

**PORT-GALION**

*Roman*

Éditions L'Harmattan  
5-7 rue de l'École-Polytechnique  
75005 Paris

# 1

C'est Suzanne Brighton qui l'avait informé de l'organisation de la manifestation du 30 mai 1968. Elle est inouïe cette fille, pensait Gérard Tussault. Toujours au courant du moindre événement. Son réseau d'anciens élèves de Sciences-Po fonctionne aussi bien pour lui donner une rapide biographie de quelque personnage un peu influent qu'il avait à connaître que pour lui signaler, à l'avance, les décisions gouvernementales qui vont compter pour ses affaires.

Monsieur Tussault avait toujours stigmatisé les *porteurs de pancartes*. A présent, il se trouvait lui-même au coude à coude avec d'autres professionnels de la promotion immobilière, avec des banquiers et des administrateurs de sociétés, dans les premiers rangs du défilé sur les Champs-Élysées. Il apercevait même son associé David Clément qui avait pourtant, naguère, exprimé certaines identités de vue avec Pierre Mendès-France.

Le temps était ensoleillé. La foule tumultueuse, étonnée de sa propre densité, se déplaçait lentement en brandissant une forêt de drapeaux tricolores.

Gérard faisait partie de ces chefs d'entreprise qui s'intéressent de près à la chose politique. Il avait contribué à la fondation de la Société des promoteurs de constructions, la SPC, qui, en assainissant la profession, avait d'abord acquis une audience attentive auprès des

pouvoirs publics, puis une influence déterminante. On la consultait avant de proposer un texte législatif relatif à cette activité importante de l'économie nationale. A ce titre, le Président Tussault avait ses entrées dans les ministères. Il ne manquait pas d'en user.

Ses incursions dans la politique, si elles n'étaient pas secrètes, restaient discrètes. Quand les principaux partis de droite faisaient la tournée des entreprises pour alimenter leurs caisses électorales, ils savaient que chez Gérard Tussault l'accueil serait positif.

Il aimait également les discussions politiques. Mais descendre dans la rue, personnellement, pour infléchir le cours des événements, il n'aurait jamais pensé que cela pût lui arriver.

Son bain de foule ne lui plaisait pas trop. Le rythme de la marche s'était accéléré. Les clameurs petit à petit se transformaient, dans ses oreilles, en musique cacophonique avec un tempo de plus en plus rapide. Il commençait à avoir le tournis. Le volume des têtes des manifestants diminuait rapidement pour se métamorphoser en grosses boules de mimosa dépourvues de tiges et flottant dans les airs.

A présent, Gérard courait en direction de l'Arc de Triomphe. Il se sentait léger ; avait un peu l'impression de voler. Les boules de mimosa s'écartaient sur son passage pour se réunir à nouveau derrière lui.

Quand il parvint à la flamme du Soldat inconnu, la voix d'André Malraux, amplifiée - il ne savait comment - couvrait la musique pour annoncer : "Les voyageurs pour la Terre promise doivent emprunter le couloir de correspondance dans la direction de Port-Galion."

Gérard se réveilla amusé du songe qu'il venait de faire. Ces événements qui accompagnaient son sommeil s'étaient déroulés il y avait plus d'un an. Il ne s'en imaginait pas si fortement imprégné pour qu'ils hantent encore ses nuits. Tout à l'heure, Hélène ne manquerait pas de découvrir quelque signification ou quelque prémonition dans ses clefs des songes.

Une chose lui parut évidente, son rêve était lié à la réception où il devait se rendre, dans l'après-midi, à l'Élysée.

Lorsqu'il avait été reçu précédemment au palais présidentiel, c'était pour une audience consacrée aux problèmes de sa profession. Il était alors introduit par une porte latérale. Un membre du cabinet le recevait. Il n'avait jamais parlé directement au Président Charles de Gaulle.

Aujourd'hui, pour la *garden-party* de la fête nationale, il se présenta sur le perron de la cour d'honneur, accompagné d'Hélène, éblouissante dans une robe de soie sauvage, la taille serrée dans une ceinture en foulard violet, assortie à un petit boléro piqué d'améthystes.

Le nouveau président, Georges Pompidou, était une de ses relations déjà ancienne. De l'époque où il représentait la banque Rothschild dans les tours de table organisés pour certaines affaires du groupe Tussault.

Le président et Mme Claude Pompidou recevaient les invités de la République qui formaient une file sage à l'entrée des jardins, en attendant que leurs titres et patronymes aient été proclamés par l'huissier. Il fallait laisser le temps à chacun d'échanger une banalité avec les hôtes.

Hélène se demandait combien de personnes, dans cette foule élégante, se réjouissaient véritablement de la prise de la Bastille.

Au cours de la réception, Claude Pompidou présenta au couple Tussault le peintre Yacow Agam. Gérard connaissait certains de ses tableaux composés d'étroites bandes verticales formées de successions de rectangles colorés dont l'effet général était cinétique. Le goût de Gérard Tussault pour les choses de l'art ne dépassait pas la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. En peinture, il avait un faible pour les Italiens dont plusieurs œuvres ornaient son appartement à Neuilly. Cette préférence ne l'empêchait pas de comprendre que, dans ce domaine, comme dans les affaires, il fallait être de son temps. Dans les bureaux du boulevard Haussmann il avait fait accrocher quelques lithographies

aux couleurs vives, stimulantes pour le personnel et pour la clientèle.

Agam confia aux Tussault que le président Pompidou l'avait pressenti pour décorer un salon au palais de l'Elysée. Ce fut l'occasion d'échanger des idées sur les problèmes soulevés par l'intégration de l'art à l'architecture.

"Nous nous sommes efforcés d'accueillir des jeunes peintres dans nos équipes de concepteurs chaque fois que c'était possible."

Agam ne releva pas. Il n'était visiblement occupé que de son propre projet. Il n'avait que faire des efforts du promoteur pour aider les débutants.

"Il faudra penser aux artistes à Port-Galion", déclara Gérard à Hélène en quittant l'Elysée.

## 2

Comme à l'accoutumée, Alexandre Soloveï se rendait avec plaisir au rendez-vous que Gérard Tussault lui avait fixé. Ces rencontres entre l'architecte et son client - le Maître d'Œuvre et le Maître de l'Ouvrage, disait-on dans les textes juridiques - étaient devenues quasi hebdomadaires bien qu'aucune convention ne les ait organisées.

Habituellement, Suzanne Brighton, la secrétaire de direction, appelait Alexandre la veille - quelquefois le jour même - pour lui demander s'il serait libre de passer à l'agence immobilière, le plus souvent en fin d'après-midi.

Quelle question ! Il serait toujours libre pour rencontrer Tussault.

Dans les premiers temps, Alexandre éprouvait un mélange de satisfaction d'être convoqué et d'angoisse de n'être pas à la hauteur.

Un jeune architecte, fraîchement diplômé, est forcément complexé. On l'interpelle comme s'il avait une expérience qu'il mettra des années à acquérir. La compétence ne s'enseigne pas aux Beaux-Arts. Ni même en faisant *la place* chez de futurs confrères. Chez ceux-là, on apprend sans doute à dessiner des bâtiments qui répondent à de réelles commandes - ce qui change de l'École - mais en restant, en général, dans l'ignorance des relations avec un client, un financier, un entrepreneur.

Gérard Tussault était imprévisible. Volontiers bourru, mais capable de beaucoup de séduction.

La nature n'avait guère favorisé le physique de ce quinquagénaire. Assez petit, râblé, le cheveu rare, fin mélange de blond et de blanc, une tête ronde autour d'un nez épaté, rien dans son aspect n'annonçait le P.D-G d'une des premières agences immobilières de Paris.

Suzanne Brighton qui nourrissait à son égard - comme toute bonne secrétaire - un sentiment à la fois de respect, d'estime et d'amour, ne se privait pas, avec son parler faubourien - corrigé seizième arrondissement -, de lui envoyer qu'il ne déparerait pas dans une manif à Billancourt.

Alexandre aimait ces rencontres où il arrivait inquiet des réactions que ses propositions allaient provoquer. Il avait, petit à petit, abandonné beaucoup de ses certitudes en découvrant que la force de ses convictions n'était pas suffisante pour les faire partager à son client.

Le propos du jeune architecte était d'innover. Celui du promoteur de ne pas choquer. Au début, la plus grande difficulté était d'entendre des suggestions sans exploser d'indignation.

Alexandre estimait que les prescriptions de Gérard Tussault abâtardissaient ses projets. Surtout quand il prenait un crayon pour griffonner sur les tirages des esquisses, détruisant sa composition, cette notion indéfinissable qui permet à l'artiste de dire que son œuvre est achevée mais au nom de laquelle il ne saurait plaider.

Pour Alexandre, la fréquentation de Gérard était devenue une école de modestie. Il avait appris à l'écouter. Il s'était rendu compte qu'un plan pouvait toujours être remis en question. C'était pour lui une véritable jouissance lorsqu'il parvenait à intégrer les impératifs de Tussault dans des dessins et qu'il les jugeait toujours valables.

Il avait découvert, avec le temps, que les remarques pouvaient être reçues, non comme des critiques de son travail, mais comme des précisions sur le programme. Ensuite, c'était un jeu, parfois difficile, jamais impossible et toujours gratifiant, de trouver la solution.



Quand Gérard Tussault confie à Soloveri la mission de concevoir un village sur la Côte-d'Azur, l'architecte ne sait pas encore que son avenir vient de basculer. Désormais, Port-Galion sera son obsession.

Pendant plus d'une décennie, il se heurte aux pesanteurs des technocrates, rencontre parfois le doute, souvent le cynisme d'acteurs de la construction prêts à éliminer les sujets devenus des freins à leurs ambitions. Il connaît l'angoisse du créateur contraint de trancher, alors que choisir c'est se priver de tout le reste. Il découvre aussi l'euphorie de l'artiste assistant à la naissance de son ouvrage.

Il croise aussi la belle méresse Maryline Ponsignac, autre artiste maltraitée par la vie dont il s'éprend en voulant la protéger.

Quand son œuvre lui échappe, de nouveaux venus s'en emparent. Propriétaires récents, ils n'ont pas connu l'émotion des premières surrections de maisons dans le site en friche. Ils regardent Port-Galion plus en souteneurs qu'en amants.

Les bâtiments comme les personnes, mal aimés, se flétrissent plus vite. La nature blessée par les entreprises humaines se révolte quelquefois et c'est la fin dramatique de l'aventure.



*Léopold Vitorge est architecte. De 1969 à 1985, il a participé à la construction d'un village. Il éprouve ici le besoin de consigner son histoire. Pourtant, faire œuvre d'historien ne lui a pas semblé la meilleure formule pour raconter son expérience. Comment choisir entre ce qui est important et ce qui est intéressant ? Comment être complet sans devenir fastidieux, éliminer l'anecdotique sans appauvrir le récit ? En adoptant la forme romanesque de cet ouvrage largement autobiographique.*



9782738437365

ISBN : 2-7384-3736-2